Zeitschrift: Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art

Band: 60 (1973)

Heft: 3: Wohnungsbau

Artikel: Emile Aillaud : des villes pour changer la vie = Emile Aillaud : Städte, die das Leben ändern sollen = Emile Aillaud, cities designed to alter the conditions of life

Autor: Aillaud, Emile / Lannes, Sophie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-87514

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

EMILE AILLAUD

DES VILLES POUR CHANGER LA VIE

Il porte une lavallière, il emploie le subjonctif, il fait graver Rimbaud sur le mur d'une H.l.m. ‹Tâchez de comprendre›, a-t-il dit au président de la République, en lui présentant son projet d'immeubles-miroirs à la Défense. A 70 ans, l'architecte Emile Aillaud bouscule avec vigueur le conformisme, la médiocrité et les conventions. Il reproche à l'architecture de n'être pas assez moderne, à la société de ne pas assez profiter des libertés qu'elle nous donne, et aux adultes d'avoir perdu le sens de l'enfance. Sa démarche: construire des villes aptes à être habitées. Comment l'architecte peut-il changer la vie? (Un entretien conduit par Sophie Lannes.)

Pour vous, la construction d'une ville est un événement humain plus qu'architectural. Est-ce dans cet esprit que vous avez conçu la Grande Borne, cette ville de 15000 habitants, proche de Paris, qui fait beaucoup parler d'elle?

L'autre jour, il y avait là-bas un petit garçon de 12 ans, accroupi à terre, qui disposait des soldats de plomb dans les rainures des collines pavées de la place des Balances. Il pouvait jouer seul, dans la rue, et promener sa petite idée dans des chemins creux. Il n'était pas obligé de se retrouver avec cinquante enfants entre les quatre frontières d'un terrain de jeux. Je me suis dit: ‹Voilà celui pour qui la ville est faite.›

La ville est faite pour l'enfant, donc, plus que pour l'adulte?

Pour l'adulte, c'est, à vrai dire, une ville actuellement difficile à habiter, en ce sens qu'elle est totalement coupée du monde. Elle est ceinturée par l'autoroute, une voie à grande circulation et des terrains déserts, appartenant à la Radio ou à la prison de Fleury-Mérogis. Pas de lignes d'autobus, quatre postes de téléphone, dont deux sont toujours en dérangement, pas de cinéma, un seul bureau de tabac, il faut faire 1 km et demi pour acheter un paquet de cigarettes. La moitié seulement des magasins prévus ont ouvert, parce que la population est pauvre. Tout sera, certes, en place d'ici à un ou deux ans, quand la ville d'Evry, dont dépend la Grande Borne, fonctionnera.

Il n'en reste pas moins qu'actuellement on a beau jeu de dire: qu'ont-ils à faire d'un Rimbaud ou d'un Kafka en mosaïque, sur les murs de leur ville, ces Portugais qui, à 5 heures du matin, partent à pied prendre le train à Juvisy? Rien, bien sûr, sinon que ce n'est pas Rimbaud qui les prive d'autobus. Les transports, le téléphone sont du ressort de l'Etat. Et je ne peux pas ouvrir un café à la Grande Borne pour que ce soit plus gai. La seule chose que je puisse faire c'est, à tout hasard, d'offrir Rimbaud, en plus de l'H.l.m. Pour habiter la Grande Borne, il ne faut pas gagner plus de 1400 Francs par ménage. C'est dire que les familles y vivent avec la tête juste hors de l'eau. Donc, tout les porte à se plaindre.

Mais, la plupart du temps, les gens se plaignent surtout d'être. Alors, ce que je voudrais leur donner – donner aux enfants, car, sans doute, pour les adultes est-ce trop tard – c'est la possibilité d'accéder à l'individualité en goûtant à la solitude. Je crois, j'espère, que d'avoir vécu là, d'avoir connu autre chose que ces immeubles collectifs rigoureux et impersonnels, ces enfants pourront faire des adultes différents.

Pour leurs parents, c'est trop tard?

Les murs forment les individus à leur image. On ne se méfie pas assez de cette puissance occulte de l'architecture, parce qu'elle est lente et insidieuse. Souvenez-vous de ce passage de ‹L'Idiot› où le prince Mychkine cherche la maison de Rogojine. Il n'en connaît pas l'adresse, mais, avant d'avoir trouvé la plaque, il sait que c'est sûrement cette maison-là. Seule, cette maison a pu faire un Rogojine. ‹Car, dit-il, les combinaisons des lignes architecturales ont leur sens secret...› L'urbanisme collectif, monotone et répétitif des grands ensembles, ne forme pas des individus, il fabrique des datifs, comme dit Kierkegaard, des types ‹à qui› il arrive quelque chose.

Je regardais, l'autre jour, passer quatre petites filles, dans l'une de ces cités de la Caisse des dépôts, qui est le parangon de l'urbanisme collectiviste. Elles avançaient dans une allée à angle droit, tracée dans un impeccable gazon, où il y avait même des rosiers. Elles n'ont pas cueilli la rose. A la Grande Borne, il ne serait pas resté une épine. Il n'y avait, en elles, pas l'ombre d'une spontanéité, pas l'ombre d'une enfance. Et je sentais, en les voyant, qu'elles étaient déjà les quatre petites secrétaires qu'on les destinait à être. Non que je tienne à ce que les gamins soient des canailles, mais je n'aime pas que, parce qu'ils sont pauvres, on les conduise à ‹ne pas faire›, à devenir des collectifs, des ‹l'un d'entre eux› parmi des collectifs.

Les gens qui habitent là depuis un an et demi, que pensent-ils de leur ville?

Je pense, bien sûr, que si on interroge les adultes à la Grande Borne, ils éprouvent peut-

EMILE AILLAUD

DES VILLES POUR CHANGER LA VIE

être un vague regret, une vague inquiétude de n'habiter pas Sarcelles. L'étrangeté du lieu les déconcerte, les scandalise peut-être. A quoi sert Rimbaud? A quoi servent ces grosses poires, et ce couple de pigeons géants, et ces poèmes gravés sur des obélisques? A rien. Ou peut-être à faire rêver ce petit garçon dont je parlais tout à l'heure.

Bachelard dit: ‹On donnerait à l'enfant une vie profonde, si on lui donnait un repli, un coin.› Et, effectivement, on retrouve souvent le petit entre la baignoire et le mur. C'est qu'il y a, dans cette retraite, un pouvoir de réflexion, de méditation.

La fonction de la ville est d'abord de permettre la solitude?

Rilke parle des enfants tristes et heureux. C'est ça, l'enfance, cette apparente tristesse qui est le bonheur. Cette attente qu'aucune violente gaieté ne secoue et qui finit par être une densité. Il faudrait faire des villes mélancoliques. L'ennui, une forme d'ennui, est l'élément le plus profond de l'existence. Il ne faut pas, bien sûr, que l'ennui dégrade. Il faut qu'il permette un approfondissement. Certains lieux ont cette capacité d'attente, de patience. Ce sont des places où il n'y a rien. Elles ne sont pas belles, l'architecture n'est pas belle...

Il y a vingt places, à la Grande Borne?

Oui. Ce sont des replis, on sent qu'on peut attendre là, que le quotidien peut s'y écouler. Dans un grand ensemble, il ne peut que passer, s'enfuir. Alors, bien sûr, ce qui est mélancolie chez l'un devient emmerdement chez l'autre. La femme qui n'a plus rien à faire s'ennuie, s'ennuie peut-être à mourir. Que faire? On ne peut pas prendre en charge chaque âge de la vie. On me dit: ‹Les enfants sont heureux, certes, mais qu'avez-vous fait pour les adolescents?› Rien, surtout rien. Il serait honteux de s'occuper d'eux, à 16, à 18 ans. Une maison de jeunes, avec un moniteur pour leur apprendre à se distraire? J'en trouve le principe effrayant.

Vous pensez que lorsque l'on sort de l'usine, ou d'un quelconque bureau, où le travail n'est pas particulièrement enrichissant, on n'a pas besoin de se retrouver en groupe pour chercher autre chose? Vous pensez que le fait de rentrer à la Grande Borne est une évasion suffisante?

Je crois que l'avilissement vient de la collectivité. Il faut qu'un garçon sympathise avec un autre garçon, ou bien avec une fille. Qu'ils se retrouvent à trois ou à quatre. A deux, à trois, à quatre, on peut avoir des affinités électives. Et ce sont des choix qu'il faut faire, non subir des collectivités. Se retrouver à quinze, c'est s'empêcher d'avoir toute vie personnelle. La maison de jeunes – d'ailleurs, il y en aura une à la Grande Borne, puisqu'il le faut – c'est presque pire que l'usine. Parce que ces moments de joie, de détente, d'expansion vont se trouver dévoyés par une structure. Si on le souhaite, à la Grande Borne, on peut organiser une vie collective. Il y a des espaces pour cela. Mais on peut aussi emmener un camarade chez soi. Parce que, là-bas, les appartements sont tous semblables et honorables. De mon temps, on n'osait pas emmener un ami à la maison, on se sentait humilié si l'on était moins bien logé que lui. Là, les jeunes n'ont à avoir honte de rien.

Ces adultes que fera la Grande Borne, que seront-ils? Comment les imaginez-vous?

Eventuellement des révoltés. Peut-être des gens aptes à sentir autre chose. Cela ne me déplairait pas que certains soient des révoltés, à condition que leur révolte soit un choix personnel et réfléchi. Ce qui me déplairait, c'est qu'ils soient massivement conditionnés pour être en bloc des révoltés. Ce que je voudrais, c'est que, individuellement, chacun devienne quelque chose. N'importe quoi, d'ailleurs. Il n'y a pas de considération morale ou de recherche là-dedans. Simplement, qu'ils soient libres de devenir des individus, parce qu'ils n'auront pas été emprisonnés dans des structures.

Le conditionnement est quelque chose de terrible. Et il commence très tôt. Certains enfants de la Grande Borne qui dessinent leur ville à l'école dessinent des immeubles hérissés d'antennes de télévision. Or la première chose que l'on remarque en y arrivant, si on lève les yeux, tout simplement, c'est qu'il n'y a pas d'antennes. Il y en a quatre collectives pour toute la ville. Autre exemple: l'autre jour, on demandait à une petite fille si elle trouvait sa ville jolie. Elle a répondu: ‹Oh! non. – Mais pourquoi? – Ben, il y a des maisons roses, des maisons vertes...› Vous voyez, ces enfants, déjà, étaient conditionnés.

Les gens préféreraient, somme toute, être logés dans un de ces grands ensembles orthogonaux que vous détestez?

Ils seraient sans doute plus rassurés d'être logés comme les autres. On ne peut que lentement soigner cette peur, ces déficiences, en leur donnant autre chose. C'est une thérapie que je crois bonne. Parce que le désespoir du monde actuel m'étonne toujours. Moi, qui ai vécu ma petite enfance avant la guerre de 1914, je sais combien, alors, la vie était dure aux pauvres. Je sais que la bonne couchait dans le couloir, que le cocher de fiacre montait, au 5e, sur son dos, votre malle de 60 kilos. On pouvait parler de bétail humain. Jamais une époque n'a été aussi riche pour le grand nombre qu'elle l'est aujourd'hui. La véritable servitude humaine, que j'ai connue, n'existe plus ici. Et si les gens se plaignent aujourd'hui plus qu'alors, c'est, au fond, de cette mécanique dans laquelle on les prend et on les maintient. Il y a dans le quadrillage rigoureux et homogène des grands ensembles un effort quasi moral pour rendre chacun semblable à son voisin. Ce sont des compositions planes. Alors qu'il fallait faire de vagues coquillages habitables.

D'ailleurs, l'architecte qui conçoit ces com-

positions ne se préoccupe généralement pas que ce soit habité. Le petit garçon qui vit dans la barre de droite équilibre le petit garçon qui vit dans le bâtiment de gauche. Et cet enfant-là sent bien qu'il ne loge pas dans un lieu qui lui est propre. Il loge dans la symétrie de quelque chose d'autre, qu'illustrent ces dessins géniaux de Sempé: des falaises de fenêtres, une multitude de fourmis noires qui courent tout en bas, et l'une qui dit à l'autre: ‹Vous verrez, c'est un individu très curieux, très particulier...› On ne peut plus être un individu singulier dans un univers aussi indifféremment semblable. On soupire: ‹C'est l'époque.› C'est faux. C'est un choix. Et une paresse.

La Grande Borne est semée d'objets insolites et plaisants, de sculptures, d'animaux étranges, d'instruments pour mesurer le temps. Pensez-vous que les habitants soient sensibles à, disons, ce supplément d'âme que vous leur avez apporté?

Non, sans doute pas. Ils sont sensibles à peu de choses en dehors de l'immédiat. Et ne croyez pas que je les mésestime, puisque aussi bien je ne travaille que pour eux. Il y a une grande différence de rêve entre les locaux de standing et les locaux sociaux: les pauvres, eux, sont plus aptes au rêve. Seulement, on ne le leur a pas donné et ils ne savent pas. Aujourd'hui, le superflu est devenu nécessaire. L'eau chaude, le chauffage, chacun est satisfait s'il est suffisamment pourvu. Je dis non. Je pense toujours à l'enfant, à l'enfance qu'il serait en droit d'avoir, qu'il pourrait avoir si on lui donnait des relais. Et je lui donne une ville bourrée de pièges, bourrée d'intentions...

De tendresse, au fond?

Elle est bourrée d'un tas de choses. On questionnait un gamin sur Rimbaud, l'autre jour. On lui demandait: ‹Tu sais qui c'est?› Il a répondu: ‹C'est Alain Delon.› C'est parfait. Peut-être un jour reconnaîtra-t-il Rimbaud. Ou peut-être personne ne le reconnaîtra-t-il jamais. Il est là, cependant.

La Grande Borne, pour vous, est-ce un aboutissement?

Ma ville a été conçue à la manière d'une œuvre d'art, d'un roman, si vous voulez. Mais ce n'est pas une œuvre d'art. Si les courbes ont cette forme-là, c'est qu'elles m'ont plu. Mais, ailleurs, je peux faire une ville sans courbes, et avec des colorations toutes différentes. Ce qui m'importe, c'est ma démarche, ce n'est pas ma réalisation. Et ma démarche est psychologique. Je ne voudrais pas que l'on dise: ‹Cette ville est exemplaire, c'est ça qu'il faut faire.› Il n'est pas question de faire des villes en forme de nouilles, ailleurs. Ou pas nécessairement. Une ville, c'est un lieu uniquement psychologique. Et c'est un conditionnement psychologique que la ville doit créer.

Je fais, par exemple, en ce moment, une autre ville à Chanteloup-les-Vignes, et je vais en commencer une troisième à Nanterre. Elles

EMILE AILLAUD

DES VILLES POUR CHANGER LA VIE

sont totalement différentes l'une de l'autre et totalement différentes de la Grande Borne. A Chanteloup, d'abord, il n'y aura pas d'‹espaces verts›. Parce qu'un Le Corbusier, végétarien, naturiste et alpestre, a, un jour, inventé la prairie, on a mis de la prairie partout. Elle désagrège la notion de ville. Aucune ville au monde n'a jamais, en dehors des parcs, eu de gazon. L'idée que l'herbe fait partie de l'existence urbaine est une invention moderne.

Pourquoi la condamner ?

C'est artificiel. La ville est un autre univers poétique. Et c'est une poétique très violente. Dans toutes ces admirables villes italiennes, Mantoue, Parme, il n'y a pas une herbe, parfois, un arbre. Une ville, c'est un lieu mental, un lieu civilisé en ce sens que ce sont les gens qui la font, leur conversation, leurs rapports, leur manière de vivre. Nous sommes en pleine hérésie avec ces grands prospects, cette obsession du grand air. Il faut, en ville, certains miasmes, certaines odeurs d'homme qui vous rassurent et vous accompagnent.

Certaines odeurs d'essence, aussi ?

Ah ! non. Je suis totalement contre l'usage de la voiture privée dans les villes. Il ne faut pas tolérer des exigences individuelles exorbitantes dans des lieux qui ne sont pas faits pour ça, qui sont à tous !

Qu'est-ce qui, à Chanteloup, remplacera les espaces verts ?

Chanteloup, avec soi xante-dix logements à l'hectare, aura une densité plus forte que la Grande Borne, ce que je préfère. Je suis pour les fortes concentrations urbaines. Le grand nombre, l'innombrable est la seule façon de conserver, en ville, des possibilités de solitudes. Chanteloup sera un lieu totalement urbain.

Cela peut paraître extrêmement prétentieux, mais s'il se rapprochait de quelque chose, ce serait de Rome.

Une ville devrait être comme un appartement : une série de places, un couloir, une autre place. Rome est un appartement. Chanteloup sera une série de places, rondes, carrées, longues, triangulaires, en forme de diabolo. Pour aller d'un point à un autre, on traversera des lieux architecturaux. Cinq ou six places comme celles-là. Ce sera un urbanisme à la mesure du temps, de la marche, fait de lieux éminemment praticables, le contraire de ces gazons décoratifs et interdits. Car, entre ces places, dans un tissu conjonctif très pétré et rempli d'arbres, on pourra marcher. Comme si ces places étaient posées dans les Tuileries.

Et Nanterre ?

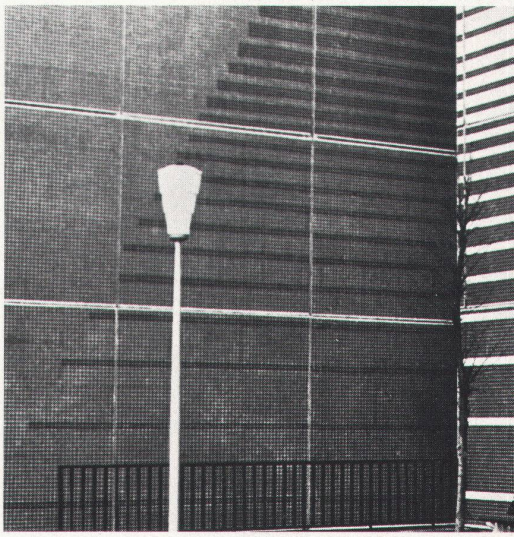
Plantée de tours, Nanterre sera encore totalement différente. Et, cependant, elle procédera de la même démarche. L'idée de ces tours m'excite beaucoup. Elles étaient une nécessité, car le terrain est cher, à la sortie du R.e.r. : 250 logements à l'hectare, c'est une densité considérable. On s'étonne que je ne sois pas contre les tours. Je le suis quand elles sont laides. Et leur laideur vient de ce qu'on les conçoit encore comme de l'architecture. Faire de l'architecture jusqu'au moindre repli, à 100 mètres, à 200 mètres du sol, est-ce que cela a un sens ? La démesure même de l'objet suffit. Elle est, en soi, frappante et poétique, à condition qu'on ne la considère plus comme une architecture, mais comme un objet, un cristal lisse et somptueux.

Je ne sais pas pourquoi on s'en prend toujours à la tour Zamansky. Ce cube de glace noir est parfait. C'est plutôt le Panthéon qui est affreux, qui gêne la tour et qu'il faudrait supprimer ! Quant à la tour Fiat, elle m'irrite dans la mesure où c'est exactement ce que j'aurais voulu inventer. Ces fenêtres qui s'agrandissent en montant vers la lumière, comme un végétal, comme un héliotrope, c'est merveilleux. Il y a quelque chose de juvénile, de poétique dans l'idée que ce minéral, ce granit noir, peut s'ouvrir à la lumière...

Comment, à Nanterre, conciliez-vous votre souci de l'individu et cette très forte densité de population ?

Les tours ne sont pas nécessairement oppressives. Elles peuvent créer un monde assez frais, assez enfantin, assez aléatoire. A Nanterre, elles seront très hautes – 100 mètres – mais très étroites. Le comble de l'effort a été d'y prévoir seulement cinq logements par étage, au lieu des dix ou quinze que l'on fait généralement pour amortir les ascenseurs. Dans ces sortes de tours, votre logement, tout votre trésor, s'ouvre sur un long couloir obscur, comme une chambre de bonne, au-dessous d'une vague lumière de secours. Mes tours, elles, auront des formes complexes, leur plan n'est fait que de courbes, comme une sculpture. Elles seront très colorées, avec un revêtement de pâte de verre, et en même temps évanescentes, car leur volume ne sera jamais très lisible : versicolores, elles seront peintes comme un ciel, des arbres, des nuages, des raies qui se succèdent.

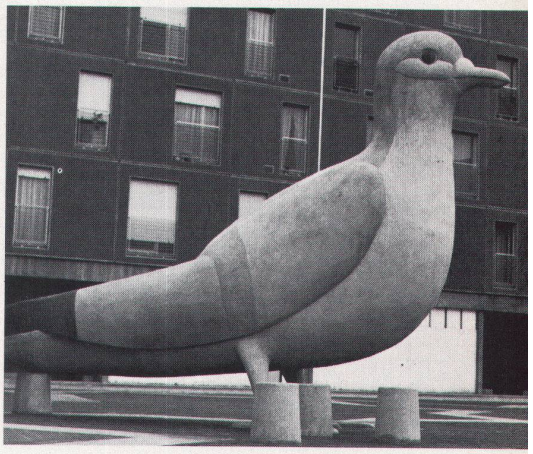
Et puis, j'ai eu trois idées : d'abord, les appartements seront disposés en équerre. On pourra se parler, se voir d'une chambre à l'autre, ce qui, malgré l'altitude, peut donner une sorte de douceur, moins d'angoisse. Ensuite, il y aura quatre formes de fenêtres – l'une ronde, l'autre carrée, la troisième rectangulaire, la dernière en forme de feuille – comme estampées dans le béton. Je me suis souvenu d'un palais d'été de Pékin, de cette vue poétique et princière que l'on avait à travers des fenêtres découpées en forme d'éventail, de mangue, de feuillage... Ce peut être une mise en page assez précieuse du paysage et bon marché... Enfin, dernière idée, la circulation des voitures sera entièrement souterraine, sous une large avenue qui serpente, et cet espace libéré, entre les tours, sera modelé en collines de pavés et de briques. Ce sera un entrelacs de chemins creux, plantés d'arbres, qui mèneront à des replis, des recoins, où l'on pourra lire le

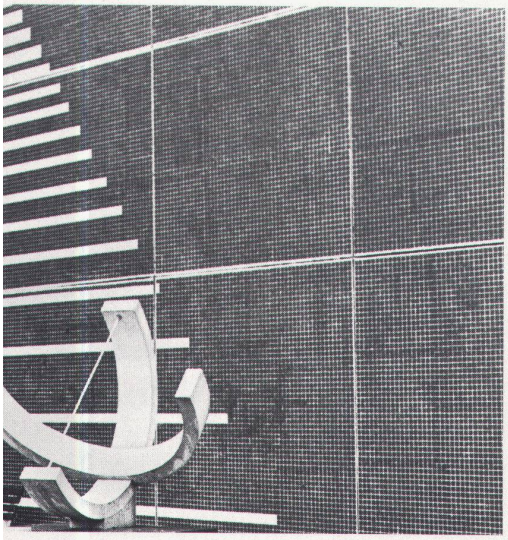


journal ou faire jouer le petit, sans voir, en ignorant les 3000 ou 6000 personnes qui vivront là. Et à chaque appartement correspondra un arbre : 3000 arbres pour 3000 appartements. Chaque habitant aura ‹son› arbre à lui. Il s'en occupera, s'inquiétera de savoir si son paulownia pousse aussi bien que celui du voisin. Mais vous sentez bien, là, qu'il ne s'agit plus d'urbanisme.

Car Nanterre, si différente qu'elle soit dans sa réalisation, procède de la même démarche psychologique ou de la même préoccupation ?

Absolument. Le rôle de l'architecte n'est-il pas d'essayer de changer la vie ? Cela semble élémentaire, et, pourtant, combien s'en soucient ? Le futile sérieux fait perdre de vue aux





architectes que l'essentiel n'est pas de construire un bâtiment qui n'amuse qu'eux, mais de créer un monde apte à être habité. Jamais encore, jusqu'à nos jours, on n'avait conçu, construit de villes ex nihilo, logé en deux, trois ans, des milliers d'habitants à partir d'un terrain nu. A aucune époque. Le tissu urbain n'a jamais été concerté. Il était l'œuvre du temps. Il se développait à la manière d'un madrépore, où chacun se nichait. Pourquoi le trottoir est-il, ici, plus large que là? Pourquoi cette place se rétrécit-elle? C'est le côté aléatoire, la singularité, d'habiter dans des cicatrices, qui a fait le charme des villes.

Mais, justement, le problème ne s'était jamais posé. Ces strates déposées par les siècles, cet inattendu de l'Histoire que vous dites nécessaire, par quoi les remplacer? Peut-on construire en trois ans ce qu'il aurait fallu deux siècles pour créer?

Le fait qu'il n'y ait pas eu d'exemple est une mauvaise excuse. C'est merveilleux d'avoir à inventer quelque chose. Il faut analyser ce que le temps, par sa nature, apporte à un lieu. C'est un élément qui paraît irrationnel, puisque l'on n'en comprend plus l'origine, la raison. C'est cet élément mystérieux, surprenant, qu'il faut essayer de réintroduire par un cheminement mental poétique. A la manière d'un artiste qui, un jour, crée un morceau d'éternité. Tiens, là, il y aurait sûrement une pendule. Et l'on met une pendule. Cette place serait parfaite si on entendait un bruit d'eau. Et l'on met une fontaine que n'appellent nécessairement ni la géométrie ni l'esthétique.

Il ne faut pas verser, certes, dans l'anecdote, ou l'amusement. Il faut trouver dans les lieux quelque chose qui soit apte à étonner, à surprendre, sans être vulgairement accrocheur. Il faudrait gravement être irrationnel. Les termes du poète ne sont jamais le mot juste. Ils portent, pour cela, un poids de métaphore et d'étrangeté plus fort que la littéralité. C'est pourquoi j'ai été très sensible à cet éloge d'un critique britannique qui disait de la Grande Borne: ‹C'est une ville qui peut être prise à la légère comme un jeu, ou très gravement, si on le veut.› Qui oserait penser en France, aujourd'hui, que l'idée apparemment la plus légère puisse être la plus grave?

Et la Défense?

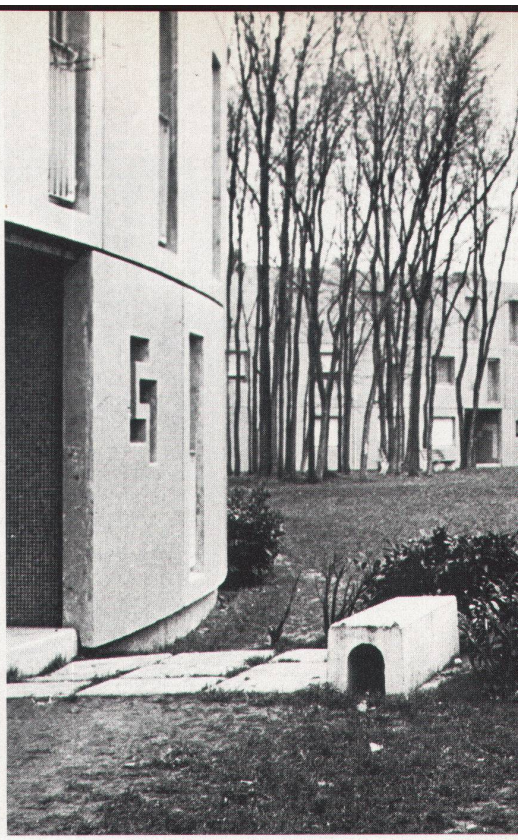
Ça, c'est une question dont la réponse ne dépend pas de moi. Je regretterais que ce projet d'immeubles-miroirs ne se fasse pas, parce que – tout bêtement – je crois que ce serait très beau. Toute la polémique, n'est-ce pas, tourne autour de cette fameuse perspective du Louvre à l'infini! Lorsque je dis que cet Arc devenu funéraire plutôt que triomphal n'a aucune raison de nous empêcher de respirer, un siècle et demi plus tard, on crie au sacrilège. Comme si, à 5 km de cet Arc, on ne pouvait concevoir une chose de notre époque, une espèce de paysage de gaieté et de violence, qui serait, au moins, singulier: deux miroirs, l'un noir, l'autre blanc, où passeraient – comme un spectacle toujours renouvelé, dans un dialogue permanent – le ciel et la ville, les nuages et la vie. L'important de ce projet, c'est qu'il crée une place, et qu'une place, c'est une animation continue, c'est un lieu où l'on peut vivre et qui fait vivre.

Avez-vous l'espoir de le voir aboutir?

Le président Pompidou, qui est extrêmement informé des choses de l'architecture et en parle beaucoup mieux que beaucoup d'architectes, avait été séduit. Là-dessus est passé cet ouragan académique: menaces de démissions, articles incendiaires! Je continue à travailler à ce projet, en collaboration avec des physiciens du C.n.r.s. J'en suis venu, en précisant peu à peu l'aménagement de la place, à abaisser ces immeubles à 50 mètres, ce qui fait qu'on ne les verrait pas du tout de la Concorde. Voilà un bon bout de noblesse sauvé... Attendons la suite...

Pourquoi l'imagination est-elle si absente de ce que l'on a construit depuis la guerre?

On a construit sur une série d'erreurs. On a cru que l'urbanisme, c'étaient des lieux finis et concertés, simples et clairs. Que la vérité, la morale, c'était un monde sanitaire et rationnel.



Tout ça est venu de Le Corbusier. C'était incontestablement un poète, un artiste. Mais son rêve était, au fond, le phalanstère. C'était un communautariste de 48. Son monde naturiste et communautaire n'était pas sans beauté, car on pouvait, en effet, concevoir la ville comme une vingtaine de grands paquebots ancrés dans le feuillage et vivant, chacun, une vie collective.

Seulement, de Le Corbusier, de son utopie, on n'a pas compris l'esprit, on n'a copié que la forme. Et la termitière s'est transformée en clapier. De cette rationalité totale qu'il avait, lui, transcendée, il n'est resté qu'une copie médiocre et faussée, que la théorie d'un mode de vie que nous étions inaptes à appliquer. Cette morale du confort, de la circulation, de l'ordre, de l'efficacité a fini par faire la ‹meilleure des architectures› et, cependant, justement, la plus inhabitable. Des murs de fenêtres, et un affrontement à rien. Parce que le souci de l'homme en était absent.

Passe encore, lorsque l'on construisait 60 logements, comme en 1950, de concevoir un immeuble comme une succession d'appartements commodes où l'évier prime tout. Mais lorsque les architectes se sont mis à en construire 1000, 2000, 3000, ils n'ont pas su changer de vitesse. Ils n'ont pas compris que le problème n'était plus de même nature.

Qui est responsable? Les hommes? L'enseignement?

L'architecture française a réuni deux frigidités: le naturisme et le rêve récurrent du prix de Rome. Le prix de Rome, dans ma jeunesse, c'était la carrière assurée, les honneurs, les commandes de l'Etat pour la vie entière. Cela valait bien une messe! Mais, pour l'obtenir, il fallait être dans l'atelier d'un des membres de l'Institut qui le donnaient et qui, doctement et sans échappatoire possible, vous injectaient leur venin académique: le monde compositionnel, le verbiage des faux équilibres, scolastique dont, ensuite, il était impossible de se dégager.

Aujourd'hui, ces pauvres étudiants pris au piège pensent encore, à 60, 65 ans, en prix de Rome, ont encore des certitudes, sont restés l'âme fatiguée. Comme si, aujourd'hui encore, le ‹frisson nouveau› se pliait à l'alexandrin de Boileau ou aux trois unités.

Cette architecture, comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti?

Vous le sentez bien par mes villes, je suis un solitaire. Je n'ai jamais fréquenté d'architectes, ayant senti très vite qu'une certaine inculture sous-tendait les lois que l'on nous enseignait. Mon ‹voyage sur l'Acropole›, je l'ai fait, moi, en Suède et au Danemark, après la guerre. Brusquement, j'ai compris, là, que tout était possible, que tout était permis. Qu'il n'y avait pas de règles, que le fonctionnalisme était une chose charmante de juvénilité. C'était un univers qu'aucune fausse culture ne couvrait, un univers sans références.

Vous étiez de ces enfants heureux et tristes pour lesquels vous avez fait la Grande Borne?

J'étais fils unique, ma mère était veuve, et j'étais, en effet, assez solitaire. Je suis né au Mexique. Je ne suis arrivé qu'à l'âge de 8 ans dans cette falaise de bourgeoisie et de conventions qu'était l'Europe de 1910. J'ai été au lycée, bien sûr, mais je suis resté solitaire. C'est plutôt par nature que j'aime la solitude, cette solitude de l'enfance. C'est ce que je reproche le plus vivement à ces adultes abominables, ceux qui ‹savent›: ils ont perdu jusqu'au souvenir de l'enfance, ils sont inaptes, mentalement, à en retrouver la fraîcheur, la force de rêve, la gravité. Ils ne sont plus que des fonctions se mouvant dans le quantitatif. Les seuls adultes auxquels on trouve quelque dignité sont ceux chez qui, encore, parfois, comme une faille, une enfance apparaît. C'est pourquoi j'aime cette annotation de Louis XIV sur un dessin de Le Nôtre: ‹J'y voudrais plus d'enfance.›

En sortant des Beaux-Arts, vous aviez commencé par ‹gratter›, comme tout jeune architecte?

Bien sûr, pendant dix ans. J'avais même commencé une carrière d'une distinction parfaite: la gare de Versailles-Chantiers; le ministère de la Marine marchande, place Fontenoy; un immeuble de marbre, près de la place Vendôme. C'était très viennois, ce que je faisais. Le meilleur de ce à quoi les Beaux-Arts conduisaient: c'est-à-dire à raffiner du rien. Et puis, j'ai eu une autre période, qui m'a beaucoup passionné: j'avais fait le pavillon de la Parure à l'Exposition de 1937. J'avais eu un prix. Jusqu'à la guerre, j'ai vécu la vie charmante de l'architecte de la haute couture. J'en porte d'ailleurs encore le stigmate aux yeux de mes confrères: pour eux, je suis resté un décorateur, partant futile.

Et, depuis la guerre, vous avez choisi de ne plus faire que du logement social. Pourquoi?

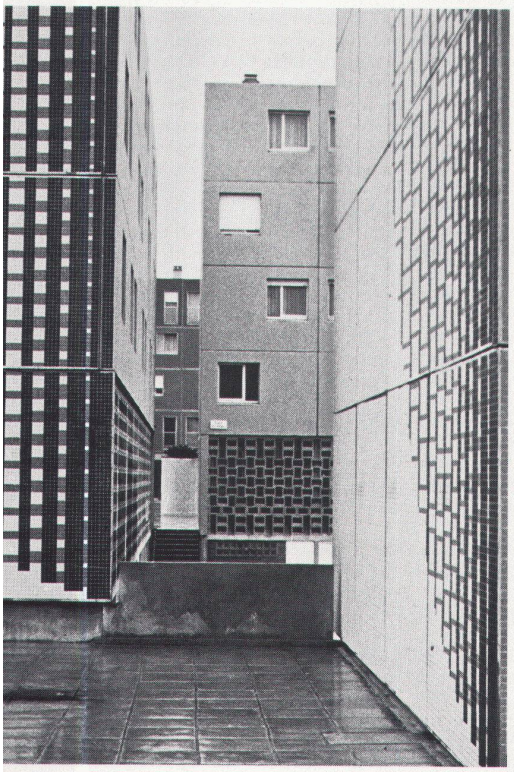
Je vous l'ai dit: on ne choisit jamais rien. On exploite certaines situations, c'est tout. Après la guerre, j'ai commencé à faire des usines en Moselle, à Merlebach. J'étais l'architecte des Houillères de Lorraine. Rien n'est beau comme une architecture d'usine quand on la structure et qu'on la simplifie. De là, j'en suis venu à construire des cités ouvrières et, depuis vingt ans, des H.l.m.

Jamais de résidentiel?

Ah! non. Je ne le souhaiterais pas. Pour moi, ce seraient l'ennui et un peu la bassesse, parce que l'on devient, vite, le valet d'un promoteur. Comme répondait l'un d'eux à qui l'on demandait comment il choisissait son architecte: ‹Je prends celui qui fait ce que je veux.› Et ce n'est même pas lui qui veut, c'est son vendeur, qui sait ce que la clientèle demande. Et que demande-t-elle? Ce qu'on la persuade

EMILE AILLAUD

DES VILLES POUR CHANGER LA VIE



qu'il est distingué de vouloir. On peut vendre, certes, ce que l'on veut: des lessives qui moussent, ou – c'est plus fort – des lessives qui ne moussent pas. Ou, plus génial encore, des lessives qui laissent le linge jaune. Tout cela est anodin.

Mais là où cela devient coupable, c'est lorsque c'est de la maison que l'on vend. Parce que c'est un futur qu'on détermine. Ce sont des individus que l'on tord, que l'on manipule, pour en faire, généralement, des sous-développés riches. Certaines publicités ne sont choisies que pour piquer la bourgeoisie, comme des insectes, au point le plus sensible, l'épingler dans un cadre et l'y laisser – ailes étalées et immobiles – contemplant le degré de standing auquel elle est parvenue. Il y a une hiérarchie dans ce standing collectif du milieu, des graduations dans le bonheur, tout comme dans un bocal. L'insincérité dans l'architecture ne peut que susciter l'insincérité de la vie.

Vous accusez l'architecture, la publicité qui suscite cette architecture. Serait-elle ce qu'elle est, si elle ne plaisait pas? Les gens ont-ils tort d'être heureux ainsi?

Oui, ils ont tort, souvent. Et, au fond, ils ne sont pas heureux. Car le bonheur n'a rien à voir avec les moyens. Cette architecture n'est pas fatale. Dans les maisons basses de la Grande Borne habitent des jeunes gens qui sont architectes, décorateurs ou cinéastes et ont peu de moyens. Si vous allez chez eux, vous verrez qu'il n'y a pas de meubles, un matelas par terre recouvert d'un tissu vert, que tout cela ne coûte rien et que c'est charmant. C'est le dévoiement de la sincérité qu'il faut condamner. Ceux qui se trouvent bien dans l'un de ces ensembles de grand luxe de l'Ouest parisien, parce qu'ils peuvent se permettre d'aller en short chez Boucheron! ‹Cela ne m'étonne pas, me répondait un haut fonctionnaire qui habite aussi là-bas. Depuis que j'y suis installé, j'avoue avoir un certain plaisir à aller à la messe sans cravate.› Dieu aussi! me disais-je. C'est effrayant!

Votre critique de l'architecture est, au fond, une sévère critique de notre société?

Vous trouvez? Pourtant, à vrai dire, je n'en vois pas de meilleure. On peut y être ce que l'on veut, n'importe quoi... Ma sévérité, si sévérité il y a, vient plutôt de ce que l'on ne profite pas assez de toutes les libertés que la société nous donne. Il faudrait en user pour faire autre chose que des robots, des êtres conditionnés.

Par exemple?

Par exemple, à force d'avoir dit aux gens que le silence était nécessaire, on les a traumatisés, le moindre bruit est un drame. Ils ont une exigence du silence. Or le silence, c'est l'angoisse. Non qu'il faille vivre sur une autoroute, dans le vacarme des voitures. Mais la rumeur de la ville des autres, c'est la vie. Le bruit des voix, la vue des passants accompagnent la vie. On n'est plus seul. On ne peut vivre nulle part dans le silence. Si le silence ambiant est très grand, alors le moindre craquement, l'ascenseur qui s'arrête deviennent des agressions. Et on en arrive à ne plus supporter le cri de ses propres enfants. On tire, on tue. On oublie que le bruit n'est pas un fait moderne et que les maisons anciennes sont aussi sonores, si ce n'est plus, que celles que nous construisons.

L'ouvrier qui fait les trois-huit, pour lequel le jour est parfois la nuit, préférerait sans doute le silence au bruit de la ville.

Mais c'est une condition anormale. On ne peut pas aligner la vie de tous sur les besoins de quelques-uns. Ce qui m'irrite profondément, ce sont les exigences exorbitantes de chaque catégorie, comme si elle était unique: les automobilistes, les vieillards, les femmes, les handicapés, les ménagères. A la Grande Borne, la place de la ville haute devait être interdite aux voitures. Les commerçants ont exigé que les voitures y aient accès. Et que l'on construise des rampes pour pousser le caddie jusqu'à la voiture. ‹Pour le moment, ont dit les commerçants, cela va, parce que nous faisons des ‹paniers› de 100 Francs. Mais nous comptons arriver à des paniers de 200. Il faudra faire des pentes plus douces pour que la ménagère ne soit pas entraînée par le poids de son marché!› C'est effrayant, non? Et l'on fait croire aux femmes que c'est le bonheur. Si bien qu'ayant fait le marché de la semaine, elles s'accoudent à une fenêtre, images encadrées de l'ennui.

Maintenant, on ne construit plus de ville qui ne doive être conçue pour les handicapés physiques. Le mot, déjà, est abject, parce qu'il révèle toute l'hypocrisie de la société. Que faisait l'infirme jusque-là? Il luttait, avec la fierté de lutter pour être le moins différent possible. Maintenant, on veut lui enlever cette dignité. Sous couvert de sollicitude et de droits légitimes, on le fait entrer dans une catégorie où, là, il se sentira, enfin, infirme et différent. On n'ose plus employer les mots nobles d'infirme, d'idiot et de pauvre. On parle de handicapés physiques, mentaux ou sociaux. Ils sont, donc, comme nous. Seulement, ils n'ont pas de jambes ou pas le langage ou pas le rond. Quelle hypocrisie!

Ces villes où, peut-être, un jour, des individus pourront vivre non conditionnés, comment les inventez-vous?

J'en ai, d'abord, une idée globale. Nous la précisons ensuite avec de petits bouts de bois. Tout le monde, toute mon équipe y participe. Mon fils, mon gendre Fabio Rieti, qui sont peintres, ma fille, qui est sculpteur, mon collaborateur architecte... Et si la place était ronde? Qu'on ne puisse voir par où on peut en sortir? Et si l'on fermait celle-là à cet endroit? Au coucher du soleil, le soir, cette façade verte serait belle. Nous imaginons une série de lieux successifs où nous nous promenons. C'est comme une série d'histoires que nous nous racontons. Un long récit.

J'y pensais l'autre jour, en relisant ce passage du ‹Temps retrouvé› où Proust dit ce que devrait être l'œuvre: ‹Préparée comme une offensive... supportée comme une fatigue... suralimentée comme un enfant... vaincue comme un obstacle... créée comme un monde.› C'est cela. Trois ans de vie ont passé à nourrir, à gaver cette ville, la Grande Borne, à chaque jour lui apporter quelque chose. ■

© Copyright L. Dukas, ‹L'Express› et ‹werk›.

EMILE AILLAUD

STÄDTE, DIE DAS LEBEN ÄNDERN SOLLEN

Er trägt eine Künstlerschleife, verwendet den Konjunktiv, lässt Rimbaud in die Wand eines Sozialbaus meisseln. ‹Versuchen Sie zu begreifen›, hat er zum französischen Präsidenten gesagt, als er ihm sein Projekt von Spiegelhochhäusern im Pariser Viertel La Défense präsentierte. Mit 70 Jahren kämpft der Architekt Emile Aillaud gegen Konformismus, Mittelmässigkeit und Herkömmliches an. Der Architektur wirft er ihren Mangel an Modernität vor, der Gesellschaft, sie verstehe es nicht, die Freiheiten voll auszunutzen, welche uns von ihr geboten werden, den Erwachsenen, dass sie das Fühlen des Kindes verloren haben. Sein Vorgehen: Städte bauen, die bewohnbar sind. Wie kann ein Architekt das Leben ändern? (Sophie Lannes spricht mit dem Architekten.)

Für Sie ist der Bau einer Stadt eher ein menschliches Ereignis als ein baukünstlerisches. Haben Sie La Grande Borne, diese Stadt von 15000 Einwohnern in der Nähe von Paris, die viel von sich reden macht, in diesem Sinn konzipiert?

Neulich war dort ein kleiner zwölfjähriger Junge, der hockte am Boden und stellte seine Zinnsoldaten in den Fugen der gepflasterten Hügel der Place des Balances auf. Er konnte allein spielen auf der Strasse und seine kleine Idee in Hohlwegen spazierenführen. Er musste sich nicht mit fünfzig Kindern innerhalb der Grenzen eines Kinderspielplatzes zusammenfinden. Da sagte ich mir: ‹Hier ist derjenige, für den diese Stadt gemacht wurde.›

Die Stadt ist also eher für das Kind als für den Erwachsenen gemacht?

Für den Erwachsenen ist La Grande Borne sicherlich eine zurzeit schwer bewohnbare Stadt, da sie vollkommen von der Aussenwelt abgeschnitten ist. Sie ist von der Autobahn, einer verkehrsreichen Strasse und unbebauten dem Rundfunk oder dem Gefängnis von Fleury-Mérogis gehörenden Grundstücken umgeben. Keine Omnibuslinie, vier Fernsprecher, von denen zwei immer ausser Betrieb sind, kein Kino, ein Tabakwarenladen, um eine Schachtel Zigaretten zu bekommen, muss man anderthalb Kilometer gehen. Nur die Hälfte der vorgesehenen Läden ist eröffnet worden, denn die Bevölkerung ist arm. In ein paar Jahren wird zwar alles in Ordnung sein, wenn die Stadt Evry, von der La Grande Borne abhängt, funktionieren wird.

Trotzdem ist es leicht, heute zu sagen: Was kümmert diese Portugiesen, die um 5 Uhr in der Frühe weggehen, um den Zug in Juvisy zu nehmen, ein Rimbaud oder ein Kafka in Mosaik? Überhaupt nichts natürlich, ausser der Tatsache, dass es nicht Rimbaud ist, der ihnen keine Omnibuslinie gibt. Für Transport und Telefon ist der Staat zuständig. Und ich kann doch kein Café in La Grande Borne eröffnen, damit es lustiger zugeht. Das einzige, was ich tun kann, ist, neben den H.L.M. noch Rimbaud zu bieten. Um in La Grande Borne leben zu können, darf man nicht mehr als 1400 Francs pro Familie verdienen. Das heisst, die Familien leben dort mit dem Kopf gerade über dem Wasser. Alles drängt sie also dahin, sich zu beschweren.

Meistens aber beschweren sich die Leute darüber, dass sie existieren. Was ich ihnen also geben möchte – den Kindern, denn für die Erwachsenen ist es wohl schon zu spät –, ist die Möglichkeit, durch das Erlebnis der Einsamkeit zur Individualität zu gelangen. Ich glaube, hoffe, dass dadurch, dass sie dort gelebt haben und etwas anderes als diese strengen und unpersönlichen Wohnsilos gekannt haben, diese Kinder andersartige Erwachsene hervorbringen können.

Für ihre Eltern ist es schon zu spät?

Mauern prägen Individuen. Dieser okkulten Macht der Architektur wird nicht genug misstraut, denn sie arbeitet langsam und unmerklich. Erinnern Sie sich an den Abschnitt im ‹Idioten›, wo der Prinz Myschkin das Haus des Rogoschin sucht. Er kennt dessen Adresse nicht, aber bevor er das Namenschild erblickt, weiss er, dass es bestimmt dieses Haus ist. Nur dieses Haus konnte nämlich einen Rogoschin hervorbringen. ‹Denn›, sagt er, ‹im Zusammenspiel der architektonischen Linien liegt ein geheimer Sinn...› Der kollektive, monotone und repetitive Urbanismus der grossen Wohnkomplexe formt keine Individuen, er stellt Dative her, wie Kierkegaard sagt, Leute, ‹denen etwas passiert›.

Neulich sah ich in einer jener Siedlungen der Depositenkasse, welche das Musterbeispiel kollektivistischen Urbanismus sind, vier kleine Mädchen vorbeikommen. Sie gingen auf einem rechtwinkligen Weg, inmitten eines tadellosen Rasens, auf dem sogar Rosensträucher standen. Sie haben die Rose nicht gepflückt. In La Grande Borne wäre nicht einmal eine Dorne übriggeblieben. In ihnen war keine Spur von Spontaneität, keine Spur von Kindheit. Und ich merkte beim Zusehen, dass sie bereits die späteren vier kleinen Sekretärinnen waren, die... Nicht, dass ich Kinder als Spitzbuben wollte; mir gefällt es einfach nicht, dass sie wegen ihrer Armut dahingebracht werden, ‹nicht zu machen›, Kollektive, ‹einer von ihnen› unter Kollektiven zu werden.

Diejenigen, die dort schon seit anderthalb Jahren leben, was halten die von ihrer Stadt?

Ich glaube natürlich, wenn man die Erwachsenen in La Grande Borne befragt, verspüren sie vielleicht ein vages Bedauern, eine vage Besorgnis, nicht in Sarcelles zu leben. Die Fremdartigkeit des Ortes macht sie unsicher, erregt bei ihnen vielleicht Anstoss. Wozu Rimbaud? Wozu die grossen Birnen und das riesige Taubenpaar und die auf Obelisken gemeisselten Gedichte? Zu nichts. Oder um diesen kleinen Jungen, von dem ich vorher sprach, träumen zu lassen.

Bachelard sagt: ‹Man gäbe dem Kind ein Innenleben, wenn man ihm einen Schlupfwinkel, eine Ecke liesse.› Und tatsächlich findet man das Kleinkind oft zwischen Badewanne und Wand. Denn Abgeschiedenheit gibt Möglichkeit zum Nachdenken, zur Besinnung.

Ist es vor allem Funktion der Stadt, Einsamkeit zu erlauben?

Rilke spricht von traurigen und fröhlichen Kindern. Das ist Kindheit, diese scheinbare Traurigkeit, welche Glück ist. Diese Erwartung, die keine gewaltsame Heiterkeit erschüttet und die sich schliesslich verdichtet. Man sollte melancholische Städte bauen. Langeweile, eine Art Langeweile, ist das tiefste Element der Existenz. Natürlich darf diese Langeweile nicht ausarten. Sie soll eine Vertiefung gestatten. Einige Orte haben diese Fähigkeit der Erwartung. Das sind Plätze, wo es nichts gibt. Sie sind nicht schön, Architektur ist nicht schön...

In La Grande Borne gibt es zwanzig Plätze?

Ja. Es handelt sich um Schlupfwinkel, man spürt, dass man dort warten kann, dass das Alltägliche dort verstreichen kann. In einem grossen Wohnkomplex kann es nur vorbeiziehen, entfliehen. Dann wird natürlich das, was Melancholie bei dem einen ist, zu Ärger beim anderen. Die Frau, die unbeschäftigt ist, langweilt sich, langweilt sich vielleicht zu Tode. Was kann man da tun? Um jedes Lebensalter kann man sich nicht kümmern. Man sagt mir: ‹Gewiss, die Kinder sind glücklich, aber was haben Sie für die Erwachsenen getan?› Nichts, bloss nichts! Es wäre doch eine Schande, wenn man sich um sie im Alter von 16, 18 Jahren kümmern müsste. Ein Jugendzentrum (maison des jeunes) mit einem Betreuer, der ihnen beibringen soll, wie man die Zeit verbringen kann? Ich finde das Prinzip erschreckend.

Sie meinen also, dass, wenn man aus der Fabrik oder aus irgendeinem Büro komme, wo die Arbeit nicht gerade bereichernd ist, man es nicht nötig habe, sich in Gruppen zu versammeln, um nach etwas anderem zu suchen? Sie wollen sagen, die Tatsache, nach La Grande Borne heimzukehren, stelle eine genügende Abwechslung dar?

Ich meine, Verfall kommt von der Gemeinschaft. Ein Jugendlicher muss erst mit einem anderen Jugendlichen sympathisieren. Sie sollen sich ruhig zu dritt oder zu viert zusammentun. Zu zweit, zu dritt, zu viert kann man Wahlverwandtschaften haben. Und man muss eine solche Wahl treffen können und nicht Gemeinschaften ertragen sollen. Wenn man 15 ist, wird jedes persönliche Eigenleben erstickt. Das Jugendzentrum – übrigens wird es eins in La Grande Borne geben, da es nun einmal unerlässlich ist – ist beinah schlimmer als die Fabrik. Weil alle die Augenblicke von Freude, Entspannung und Erweiterung durch eine Struktur verdorben werden. Wenn man will, kann man in La Grande Borne ein gemeinschaftliches Leben organisieren. Raum ist dafür da. Aber man kann auch einen Kameraden zu Hause sehen. Denn alle Wohnungen sind dort gleich und ehrsam. Zu meiner Zeit wagte man es nicht, einen Kameraden bei sich zu Hause zu sehen, denn man fühlte sich gedemütigt, wenn man weniger gut wohnte. In La Grande Borne braucht sich die Jugend vor nichts zu schämen.

Wie werden die von La Grande Borne geprägten Erwachsenen aussehen? Wie stellen Sie sich die vor?

Vielleicht als Rebellen. Vielleicht als Leute, die es vermögen, etwas anderes zu fühlen. Es würde mir nicht missfallen, wenn unter ihnen Rebellen wären, unter der Bedingung, dass ihr Aufstand ein persönlicher und überlegter Entschluss wäre. Was mir nicht gefallen würde, wäre, dass man sie massiv zu Rebellen manipulierte. Mein Anliegen ist, dass jeder etwas wird. Irgend etwas. Es steckt darin keine Anschauung von Moral oder persönlichem Streben. Sie sollen einfach die Möglichkeit haben, Individuen zu

werden, weil sie nicht in Strukturen gefangengehalten waren. Manipulation ist etwas Schreckliches. Das beginnt schon sehr früh. Manche Kinder in La Grande Borne, welche in der Schule ihre Stadt zeichnen, zeichnen mit Fernsehantennen gespickte Gebäude. Das erste, was man aber dort sofort feststellen kann, wenn man nach oben blickt, ist die Tatsache, dass es keine Antennen gibt. Vier Gemeinschaftsantennen für die ganze Stadt. Anderes Beispiel: Neulich wurde ein kleines Mädchen gefragt, ob es seine Stadt schön finde. ‹O nein›, hat es geantwortet. – ‹Aber warum denn?› – ‹Na ja, es gibt da rosa und grüne Häuser...› Sehen Sie, diese Kinder waren bereits manipuliert.

Die Leute würden also lieber in einem jener orthogonalen Wohnblöcke leben, die Sie aber hassen?

Sicher wäre es beruhigender für sie, wie die anderen zu wohnen. Nur langsam kann man diese Angst, diese Mängel heilen, indem man ihnen einen Ersatz gibt. Das ist eine Therapie, die ich für gut halte. Weil die Verzweiflung der heutigen Welt mich jedesmal in Erstaunen setzt. Ich habe meine Kindheit vor dem ersten Weltkrieg verlebt, und ich weiss, wie schwer damals das Leben für die Armen war. Ich weiss, dass das Dienstmädchen im Korridor schlief, dass der Droschkenkutscher einem den 120 Pfund schweren Koffer auf dem Rücken bis zum 5.Stock hinauftrug. Man konnte da von menschlichem Vieh sprechen. Nie ist eine Zeit so reich für die Mehrzahl gewesen wie die heutige. Die wahrhaftige Sklaverei, die ich noch gekannt habe, existiert hierzulande nicht mehr. Und wenn sich die Leute öfters beklagen als früher, so ist das im Grunde wegen dieses Räderwerks, das sie ergreift und nicht wieder loslässt. Der strengen und homogenen Quadrierung der grossen Wohnblocks liegt ein quasi moralisches Streben zugrunde, einen jeden seinem Nachbarn anzugleichen. Es sind flache Gebilde. Wo man doch bewohnbare, vage Gehäuse hätte schaffen sollen. Aber der Architekt, der diese Gebilde erfindet, kümmert sich im allgemeinen nicht darum, dass man sie bewohnt. Der kleine Junge, der im rechten Gebäude lebt, stellt ein Gleichgewicht zum kleinen Jungen im linken Gebäude dar. Und das Kind spürt doch, dass es nicht einen ihm eigenen Ort bewohnt. Es wohnt in der Symmetrie von etwas anderem, was die genialen Zeichnungen von Sempé darstellen: eine Wand von Fenstern, eine Menge schwarzer Ameisen, die ganz unten umherlaufen; und eine sagt zur anderen: ‹Sie werden sehen, er ist ein ganz besonderer, merkwürdiger Mensch...› In einer derart gleichförmigen Welt kann man einfach kein Individuum mehr sein. Man seufzt: ‹Das liegt an der Zeit.› Das ist aber falsch. Es ist eine Wahl. Und Bequemlichkeit.

La Grande Borne ist mit merkwürdigen und lustigen Gebilden besät, mit Skulpturen, seltsamen Tieren, Instrumenten zur Zeitmessung. Glauben Sie, dass die Bewohner für dieses, sagen wir ‹Extra an Seele›, empfänglich sind, das Sie ihnen gebracht haben?

Nein. Sicher nicht. Sie sind für wenige Dinge empfänglich, vom Unmittelbaren abgesehen. Und denken Sie nicht, ich geringschätze sie, denn ich arbeite nur für sie. Es gibt einen grossen Unterschied im Traum der Luxuswohnungen und der Sozialwohnungen: die Armen sind eher zum Träumen fähig. Nur hat man ihnen keinen Traum gegeben, und sie wissen nicht. Heute ist das Überflüssige Notwendigkeit geworden. Warmwasser, Zentralheizung, ein jeder ist zufrieden, wenn er genügend versorgt ist. Ich sage da nein. Ich denke immer an das Kind, an die Kindheit, auf die es Recht hätte, die es hätte, wenn man ihm Anhaltspunkte gäbe. Und ich gebe ihm eine Stadt voll von Fallen, voll von Absichten...

Von Zärtlichkeit, im Grunde genommen?

Sie ist voll von Dingen. Neulich wurde ein Junge über Rimbaud befragt. Man sagte zu ihm: ‹Weisst du, wer das ist?› Er hat geantwortet: ‹Alain Delon.› Das ist in Ordnung. Vielleicht erkennt er eines Tages Rimbaud. Oder vielleicht wird ihn niemand je erkennen. Er ist jedoch da...

Stellt La Grande Borne für Sie ein Ergebnis dar?

Meine Stadt ist wie ein Kunstwerk entstanden. Sie ist aber kein Kunstwerk. Wenn die Krümmungen so aussehen, ist es daher, weil sie mir so gefielen. Andernorts kann ich eine Stadt ohne Krümmungen und mit ganz anderen Farbtönen schaffen. Was mich interessiert, ist mein Vorgehen, nicht die Realisierung. Und mein Vorgehen ist psychologisch. Ich möchte nicht, dass man sagt: ‹Diese Stadt ist beispielhaft, so muss man es machen.› Es kommt nicht in Frage, anderswo nudelförmige Städte zu bauen. Oder nicht unbedingt. Eine Stadt ist ein rein psychologischer Ort. Und die Stadt soll eine psychologische Manipulation schaffen.

Ich baue zum Beispiel zurzeit eine andere Stadt in Chanteloup-les-Vignes und werde eine dritte bei Nanterre beginnen. Sie sind voneinander völlig verschieden und völlig verschieden von La Grande Borne. In Chanteloup wird es zuerst einmal keine ‹Grünflächen› geben. Weil ein vegetarischer, naturheilkundlicher ‹Alpen-Le Corbusier› eines Tages die Wiese erfand, hat man überall Wiesen hingetan. Das zerstört den Begriff der Stadt. Keine Stadt der Welt hat jemals ausserhalb der Parks Rasen gehabt. Der Gedanke, das Gras sei ein Bestandteil der städtischen Existenz, ist eine moderne Erfindung.

Warum sollte man sie verdammen?

Weil es künstlich ist. Die Stadt ist eine andere poetische Welt. Und es ist eine sehr starke Poetizität. In allen diesen bewundernswerten italienischen Städten, Mantua, Parma, gibt es kein Gras, manchmal einen Baum. Die Stadt ist ein geistiger Ort, in dem Sinn, dass sie von den Leuten gemacht wird, durch ihr Gespräch, ihre Beziehungen, ihre Lebensweise. Wir befinden uns ganz im Irrglauben mit diesen Prospekten, dieser fixen Idee von frischer Luft. In einer Stadt muss es auch gewisse Miasmen geben, gewisse menschliche Gerüche, die beruhigen und einen begleiten.

Auch Benzingerüche?

O nein! Ich bin ganz gegen den Gebrauch von Privatwagen in Städten. Übertriebene individuelle Ansprüche dürfen in dafür nicht vorgesehenen, für alle bestimmten Orten nicht geduldet werden.

Was wird in Chanteloup die Grünflächen ersetzen?

Chanteloup, mit siebzig Wohneinheiten pro ha, wird eine grössere Dichte als La Grande Borne haben, was ich vorziehe. Ich bin für die grossen städtischen Ballungen. Die Menge, das Unzählbare sind der einzige Weg, in einer Stadt Gelegenheit zur Einsamkeit zu bewahren. Chanteloup wird ein total städtischer Ort sein.

Das mag sehr anmassend klingen, aber wenn es mit etwas verglichen werden müsste, wäre es mit Rom.

Eine Stadt sollte wie eine Wohnung sein: eine Reihe von Plätzen, ein Gang, ein anderer Platz. Rom ist eine Wohnung. Chanteloup wird eine Reihe von Plätzen sein, runde, quadratische, lange, dreieckige, diaboloförmige. Von einem Ort zum anderen gelangt man über architektonische Orte. Fünf oder sechs Plätze wie die da. Es wird eine Architektur sein, die der Zeit Rechnung trägt, dem Fussgänger, aus besonders begehbaren Orten, die das Gegenteil der dekorativen und verbotenen Rasenflächen sein wollen. Denn zwischen diesen Plätzen, in einem steinernen, von Bäumen ausgefüllten Bindegewebe, wird man gehen können. Als ob diese Plätze in den Tuileries lägen.

Und Nanterre?

Mit seinen Wohntürmen wird Nanterre noch ganz anders aussehen. Und doch handelt es sich um dasselbe Vorgehen. Die Idee dieser Türme reizt mich sehr. Sie waren eine Notwendigkeit, denn der Bo-

EMILE AILLAUD

STÄDTE, DIE DAS LEBEN ÄNDERN SOLLEN

den ist sehr teuer bei der Endstation der neuen Pariser S-Bahn: 250 Wohneinheiten pro ha ist eine grosse Dichte. Man wundert sich, warum ich nicht gegen die Wohntürme bin. Ich bin es, wenn sie hässlich sind. Und ihre Hässlichkeit kommt daher, weil man sie als Architektur konzipiert. Architektur bis in den letzten Winkel zu schaffen, hat das noch Sinn bei einer Höhe von 100, 200 Metern über der Erde? Sie ist in sich selbst eindrucksvoll und poetisch, wenn man sie nicht als ein Stück Architektur, sondern als ein Ding, einen glatten und prächtigen Kristall betrachtet.

Ich verstehe nicht, warum man immer den Zamansky-Turm kritisiert. Dieser Würfel aus schwarzem Glas ist doch perfekt. Eher ist das Pantheon abscheulich, es stört den Turm und müsste beseitigt werden. Der Fiat-Turm irritiert mich in der Hinsicht, dass er genau das ist, was ich hätte machen wollen. Diese Fenster, die je näher sie ans Licht kommen, grösser werden, wie eine Pflanze, wie ein Heliotrop, das ist herrlich. Es ist etwas Jugendliches, Poetisches in dem Gedanken, dass dieses Mineral, dieser schwarze Granit, sich dem Lichte öffnen kann.

Wie vereinbaren Sie in Nanterre Ihre Rücksichtnahme auf das Individuum mit der sehr grossen Bevölkerungsdichte?

Türme sind nicht notwendigerweise erdrückend. Sie können eine ziemlich frische, kindliche, ungewisse Welt schaffen. In Nanterre werden sie sehr hoch sein – 100 Meter –, aber sehr schmal. Das Schwierigste war, nur 5 Wohnungen pro Etage vorzusehen statt der üblichen 10–15, die sonst gebaut werden, damit die Fahrstühle amortisiert werden. In solchen Türmen öffnet sich dann Ihre Wohnung, Ihr ganzer Schatz, auf einen langen, dunklen Gang, wie ein Dienstmädchenzimmer, von einer vagen Notbeleuchtung erhellt. Meine Türme dagegen werden komplexe Formen haben, ihr Plan besteht nur aus Krümmungen, wie eine Skulptur. Sie werden auch sehr bunt sein, mit einem Belag aus Glasmasse, und zugleich verschwindend, denn ihr Volumen wird nie sehr lesbar sein: buntscheckig bemalt wie ein Himmel, Bäume, Wolken, aufeinanderfolgende Furchen.

Schliesslich habe ich drei Ideen gehabt: erstens: die Wohnungen werden rechtwinklig angeordnet. Man kann sich so von einem Zimmer zum anderen unterhalten, sehen, was trotz der Höhe eine Art Gemütlichkeit schaffen könnte, weniger Angst. Dann wird es vier Fensterformen geben: rund, quadratisch, rechteckig und blattförmig – wie in den Beton gepresst. Ich habe mich an einen Sommerpalast in Peking erinnert, an diese poetische und königliche Sicht, die man durch Fenster in Form von Fächern, Mangonen und Laub hatte... Das kann eine ziemlich gesuchte und dabei billige Form der Landschaftsgestaltung sein... Die letzte Idee: der Autoverkehr wird vollkommen unterirdisch sein, unter einer breiten, sich windenden Allee; und dieser freigewordene Raum zwischen den Türmen wird in Hügel aus Pflaster oder Ziegel modelliert. Ein Geflecht von Hohlwegen mit Bäumen wird zu Schlupfwinkeln führen, wo man zu zweit oder zu dritt zusammenkommen kann, Zeitung lesen oder sein Kind spielen lassen kann, ohne die 3000 oder 6000 dort lebenden Personen wahrnehmen zu müssen. Und jeder Wohnung wird ein Baum gehören: 3000 Bäume für 3000 Wohneinheiten. Jeder wird seinen Baum haben, sich um ihn kümmern und sich fragen, ob sein Paulownia ebensogut wächst wie der des Nachbarn. Aber sie sehen ja selbst, dass es sich hier nicht mehr um Urbanismus handelt.

Denn Nanterre, trotz aller Verschiedenheit in der Realisierung, rührt vom selben psychologischen Vorgehen, derselben Besorgnis her?

Ja. Ist es nicht Aufgabe des Architekten, zu versuchen, das Leben zu ändern. Das scheint grundlegend und trotzdem, wer kümmert sich darum? Leere Ernsthaftigkeit lässt die Architekten vergessen, dass nicht der Bau eines Gebäudes, das nur ihnen Freude bereitet, das wichtigste ist, sondern die Schaffung einer bewohnbaren Welt.

Bis heute hatte man noch nie Städte ex nihilo geplant, erbaut, in zwei, drei Jahren Tausende von Leuten auf einem Stück Boden untergebracht. Zu keiner Zeit. Das Stadtnetz war noch nie bewusst entstanden. Es war das Werk der Zeit. Es entwickelte sich wie eine Madrepore, in die ein jeder sich einnistete. Warum ist der Bürgersteig hier breiter als dort? Warum wird dieser Platz schmaler? Es ist die aleatorische Seite, die Besonderheit, in Narben zu wohnen, welche den Reiz der Städte ausmacht.

Ja, aber dieses Problem war noch nie aufgetreten. Diese von den Jahrhunderten abgelagerten Schichten, dieses Unerwartete der Geschichte, das Sie als notwendig betrachten, wodurch soll man es ersetzen? Kann man in drei Jahren erbauen, wozu früher drei Jahrhunderte gebraucht wurden?

Die Tatsache allein, dass es dafür kein Beispiel gegeben hat, ist eine schlechte Entschuldigung. Es ist herrlich, etwas erfinden zu können. Es muss analysiert werden, was diese Zeit, durch ihre Eigenart, einem Orte hinzufügt. Dieses Element scheint irrationell, weil man seinen Ursprung, seinen Daseinsgrund nicht versteht. Dieses geheimnisvolle, überraschende Element sollte man gerade durch ein geistiges, poetisches Vorgehen wieder einführen. Wie ein Künstler, der eines Tages ein Stück Ewigkeit schafft. Ach, da würde gut eine Uhr hinpassen. Und man stellt eine Uhr auf. Dieser Platz wäre vollkommen, wenn man Wasser hörte. Und man macht einen Brunnen, der nicht unbedingt von der Geometrie, vom Ästhetischen her notwendig war.

Gewiss soll man nicht ins Anekdotische, ins Spasshafte verfallen. Man soll an diesen Orten etwas finden, was Erstaunen hervorruft, ohne vulgär den Blick auf sich zu ziehen. Man müsste ernsthaft irrationell sein. Die Worte des Dichters sind nie der genaue Ausdruck. Sie sind dafür Träger von Metaphoren und Seltsamkeit, die stärker als jede Worttreuheit sind. Deshalb war ich für das Lob eines englischen Kritikers empfänglich, der von La Grande Borne sagte: ‹Es ist eine Stadt, die man leicht nehmen kann, wie ein Spiel oder sehr ernst, wie man will.› Wer würde heute in Frankreich zu denken wagen, dass die scheinbar leichthafteste Idee in Wirklichkeit am ernsthaftesten sein könnte?

Und La Défense?

Das ist eine Frage, deren Antwort nicht von mir abhängt. Ich würde es natürlich bedauern, wenn dieses Projekt von Spiegel-Hochhäusern nicht realisiert würde, weil ich – ganz töricht – glaube, dass es sehr schön sein würde. Die ganze Polemik dreht sich doch um diese berühmte Perspektive vom Louvre ins Unendliche. Wenn ich nun sage, dass dieser eher zum Grabmal als zum Triumphbogen gewordene Bogen keinen Grund dazu hat, uns anderthalb Jahrhunderte später am Atmen zu hindern, spricht man von einer Freveltat. Als ob man 5 Kilometer von diesem Bogen entfernt kein zeitgemässes Gebilde erdenken könne, eine Art fröhliche und gewaltsame Landschaft, die jedenfalls etwas Besonderes wäre: zwei Spiegel, einer schwarz, einer weiss, in denen – wie ein dauernd wechselndes Schauspiel – in einem permanenten Dialog – der Himmel, die Stadt, die Wolken und das Leben vorüberziehen würden. Das Wichtige an diesem Projekt ist, dass es einen Platz schafft und dass ein Platz dauernde Belebtheit bedeutet, ein Ort an dem man leben kann und der leben lässt.

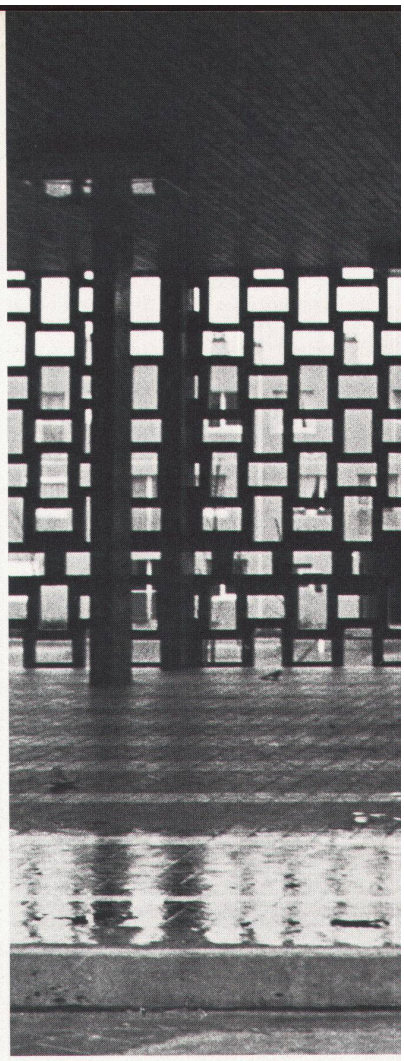
Besteht für Ihr Projekt Hoffnung?

Präsident Pompidou, der sehr im Bilde über Architektur ist und besser als viele Architekten darüber spricht, war davon sehr angetan. Aber dann kam der akademische Sturm: Rücktrittsdrohungen, Brandartikel! Ich arbeite an dem Projekt weiter, zusammen mit den Physikern vom C.N.R.S. Ich bin dahingekommen, durch allmähliches Bestimmen des Platzes die Gebäude auf 50 Meter zu erniedrigen, so dass man sie überhaupt nicht mehr vom Place de la Concorde aus sehen könnte. Damit wäre ein gutes Stück Adel gerettet... Warten wir aufs Weitere...

Warum mangelt es dem, was man seit dem Krieg erbaut hat, dermassen an Phantasie?

Man hat auf einer Reihe von Irrtümern gebaut. Man dachte, dass Urbanismus fertige, abgekartete, einfache, klare Orte bedeute. Dass Wahrheit und Moral eine sanitäre und rationelle Welt seien. Das alles kommt von Le Corbusier. Der war unbestreitbar ein Poet, ein Künstler. Aber sein Traum war im Grunde nur das Phalanstère. Er war einer von der Kommune von 1848. Seiner naturheilkundlichen und ‹kommunen› Welt mangelte es nicht an Schönheit, denn man konnte tatsächlich die Stadt wie zwanzig grosse, im Laub verankerte Überseedampfer auffassen, die jeweils ein kollektives Leben hatten. Nur hat man von Le Corbusier, von seiner Utopie, nicht den Geist begriffen, man hat nur die Form kopiert. Und der Termitenbau ist zu einem Kaninchenstall geworden. Aus dieser totalen, von ihm transzendierten Rationalität ist nur eine mittelmässige, entstellte Kopie übriggeblieben, die Theorie einer Lebensweise, die wir nicht zu realisieren verstanden. Diese Moral des Komforts, des Verkehrs, der Ordnung, der Leistungsfähigkeit hat schliesslich die ‹beste aller Architekturen› geschaffen und zugleich die unbewohnbarste. Fensterfassaden und ein Scheinkampf. Weil der Mensch darin abwesend war.

Das geht noch, wenn man wie im Jahre 1950 sechzig Wohnungen herstellte und das Wohnhaus als eine Aneinanderreihung von bequemen Wohnungen auffasst, bei denen das Spülbecken



über allem steht. Als sich aber die Architekten daranmachten, 1000, 2000 oder 3000 davon zu bauen, verstanden sie es nicht, einen anderen Gang einzuschalten. Sie begriffen nicht, dass sich das Problem geändert hatte.

Wer ist verantwortlich? Die Menschen? Die Ausbildung?

Die französische Architektur hat zwei Frigiditäten in sich vereint: den Glauben an die Heilkraft der Natur und den rekursiven Traum vom Rompreis. Der Rompreis bedeutete in meiner Jugend eine sichere Karriere, Ehren, lebenslängliche Staatsaufträge. Das war schon eine Messe wert! Aber um ihn zu erhalten, musste man im Atelier eines der Mitglieder des Instituts arbeiten, die den Preis gaben und einem unentrinnbar ihr akademisches Gift einflössten: die Welt der Komposition, das Geschwätz von falschen Gleichgewichten, Scholastik, von der man nicht wieder freikommen konnte.

Noch heute, mit 60, 65 Jahren, glauben diese armen in die Falle gegangenen Studenten in Rompreisen, haben immer noch Gewissheiten, eine müde gewordene Seele. Als ob sich heutzutage der ‹Frisson nouveau› dem Alexandriner von Boileau oder den drei Einheiten beugte.

Wie sind Sie in diese Architektur hinein- und wieder herausgekommen?

Sie merken es sicher meinen Städten an, ich bin ein Einsamkeit liebender Mensch. Ich habe nie mit Architekten verkehrt, da ich sehr schnell gespürt habe, dass unter den uns gelehrten Gesetzen eine gewisse Unkultur lag. Meine ‹Wallfahrt› zur Akropolis habe ich, was mich anbetrifft, nach dem Krieg in Schweden und in Dänemark gemacht.

Da habe ich auf einmal begriffen, dass alles möglich ist, alles erlaubt ist. Dass es keine Regeln gab, dass Funktionalismus etwas herrlich Jugendliches ist. Eine Welt, von keiner falschen Kultur bedeckt, eine Welt ohne Referenzen.

Waren Sie eines jener glücklichen und traurigen Kinder, für die Sie La Grande Borne gebaut haben?

Ich war einziger Sohn. Meine Mutter war Witwe, und ich war ein ziemlicher Einzelgänger. Ich bin in Mexiko geboren. Erst im Alter von 8 Jahren bin ich in dieser Wand von Bourgeoisie und konventionellen Formen des Europa von 1910 angekommen. Natürlich war ich im Gymnasium, aber ich bin einsiedlerisch geblieben. Das liegt wohl in meiner Natur, diese Liebe zur Einsamkeit, diese Einsamkeit der Kindheit. Was ich den abscheulichen Erwachsenen am meisten vorwerfe, jenen, die ‹wissen›: Sie haben jede Erinnerung an ihre Kindheit verloren, sie sind geistig nicht imstande, deren Frische, Traumeskraft und Ernsthaftigkeit wiederzufinden. Die einzigen Erwachsenen, bei denen man noch ein wenig Würde vorfindet, sind jene, bei denen noch manchmal wie bei einem Riss die Kindheit auftaucht. Deshalb liebe ich diese Anmerkung von Ludwig XIV. zu einer Zeichnung von Le Nôtre: ‹Ich hätte gern mehr Kindheit darin.›

Nach den Beaux-Arts haben Sie wie alle jungen Architekten ‹geplackt›?

Natürlich. Zehn Jahre lang. Ich hatte sogar eine sehr distinguierte Karriere begonnen: der Bahnhof Versailles-Chantiers, das Ministerium der Handelsmarine, Place Fontenoy; ein Gebäude aus Marmor bei dem Place Vendôme. Was ich damals machte, war sehr wienerisch. Das Beste, wozu einen die Beaux-Arts ausbildeten, das heisst Nichtigkeiten verfeinern. Dann hatte ich eine andere Periode, die mich sehr begeisterte: ich hatte den Pavillon de la Parure auf der Ausstellung von 1937 gemacht. Ich hatte einen Preis bekommen. Bis zum Krieg habe ich das angenehme Leben eines Architekten der Haute Couture geführt. In Augen meiner Kollegen trage ich übrigens davon noch das Brandmal, sie betrachten mich als Dekorateur und daher als oberflächlich.

Und seit dem Krieg haben Sie beschlossen, nur noch Sozialwohnungen zu bauen. Weshalb?

Wie ich schon sagte, wählt man nie selbst. Man nutzt gewisse Umstände aus, das ist alles. Nach dem Krieg habe ich anfänglich Fabriken in Moselle, in Merlebach gemacht. Ich war der Architekt von Les Houillères de Lorraine. Nichts ist schöner als Fabrikarchitektur, wenn man sie strukturiert und vereinfacht. Von dort aus bin ich dazu gekommen, Arbeitersiedlungen und, seit 20 Jahren, Sozialwohnungen zu bauen.

Keine Luxuswohnungen?

O nein, lieber nicht. Für mich bedeutete das Langeweile und ein bisschen Kriecherei, denn man wird rasch zum Diener eines Maklers. Wie antwortete doch einer von ihnen, darüber befragt, wie er seinen Architekten wähle: ‹Ich nehme denjenigen, der das tut, was ich will.› Und es ist nicht einmal er, der will, sondern sein Verkäufer, der weiss, was die Kundschaft will. Und was möchte die? Das, was man ihnen sagt, es sei vornehm, es zu wollen. Gewiss, man kann verkaufen, was man will: Waschpulver, die Schaum machen, oder – das ist gekonnter – welche, die keinen machen. Oder noch genialer, Waschpulver, die die Wäsche gelb lassen. All das ist ohne Bedeutung.

Aber wo das schuldhaft wird, ist, wenn man Häuser verkauft. Weil man eine Zukunft bestimmt. Weil Individuen ausgewrungen, manipuliert werden, damit aus ihnen reiche Unterentwickelte werden. Manche Reklamen werden nur gewählt, um die Bourgeoisie zu sticheln, wie ein Insekt, am schwächsten Punkt, um es in einem Rahmen aufzustecken und es dort zu lassen – mit aufgespreizten Flügeln, unbeweglich – in der Betrachtung der Höhe ihres erlangten Standes. Es gibt in diesem kollektiven Stand des Milieus eine Hierarchie, Grade des Glücks wie in einem Messbecher. Die Ungewissheit in der Architektur kann nur Lebensungewissheit erzeugen.

Ist es denn unbedingt unaufrichtig, davon zu träumen, in einem Muster-Appartement zu wohnen? Sehen Sie das Individuum nicht ein wenig durch Ihr eigene Brille?

Wenn man total eine Pompadour-Tapete liebt, soll man sich eine leisten. Wenn man es total liebt, botanische Tafeln zu betrachten, nun gut, dann soll man sich ihrer nicht schämen. Dann soll man sie aufhängen. Aber durch welchen obskuren Mechanismus werden diese Vorlieben plötzlich so kollektiv? Es scheint, als ob ganz Frankreich nur von kleinen Häusern mit passender Raseneinfassung träume, als ob es nicht mehr ohne Türen mit Butzenscheiben und Louis-XIV-Laterne leben könne.

Neulich kam ich an einem dieser Häuser vorbei, dessen Vorgarten – der Scheingarten, der vorgestellt wird – an das Bild von Rosenquist erinnert. Es war 2 Uhr. Ein Mann von 35 Jahren kam aus dem Haus und durch die Gartenpforte. Weil man unbedingt eine Gartenpforte braucht, und sei es nur von 70 Zentimeter Höhe. Bequemer steigt man darüber hinweg, aber sie ist nun einmal das Aushängeschild des Hauses. Der Mann ist an seinen Wagen gegangen. Da kam seine Frau aus dem Haus. Genau wie man an einem solchen Ort aussehen muss: Hose, Kopftuch, eine Zigarettenspitze. Sie hat ihm mit der Hand gewinkt.

Da habe ich mir auf einmal gesagt: ‹Aber ich bin nie so geliebt worden, dass meine Frau nach dem Essen aus dem Haus kommt, um mich wegfahren zu sehen.› Und da habe ich mir gedacht, dass diese Frau ihren Mann liebte, so wie ihr Portal besagte, dass sie es lieben sollte. Also da besteht nur noch eine Hoffnung: dass der Sohn während seiner schwierigen Pubertät alles kaputtschlägt, weil seine Mutter seinen Vater nicht so liebt. Das Haus machte diese Frau, das Scheinhaus hatte ein Scheinleben abgesondert.

Sie klagen die Architektur an, die Reklame, welche diese Architektur erzeugt. Wäre sie, was sie ist, wenn sie nicht allen gefiele? Sind die Leute im Unrecht, wenn sie so glücklich sind?

Ja, sie sind oft im Unrecht. Und im Grunde sind sie gar nicht glücklich. Denn Glück hat nichts mit Wohlhabenheit zu tun. Diese Architektur ist nicht fatal. In den niedrigen Häusern von La Grande Borne leben junge Leute, Architekten, Dekorateure oder Filmleute mit wenig Geld. Wenn Sie zu ihnen gehen, sehen Sie, dass sie keine Möbel haben, eine grün überzogene Matratze am Boden, dass das alles nicht viel Geld kostet und doch hübsch ist. Man sollte die Entartung der Wahrhaftigkeit verdammen. Diejenigen, die sich in einem jener Luxus-Wohngebäude im Pariser Westen wohlfühlen, weil sie es sich erlauben können, mit einem Short zu Boucheron zu gehen! ‹Das wundert mich nicht, sagte mir ein hoher Beamter, der ebenfalls dort wohnt. Seitdem ich hier lebe, gebe ich zu, eine gewisse Befriedigung zu verspüren, ohne Schlips zur Kirche zu gehen.› Gott auch! habe ich mir gesagt, das ist erschreckend!

Aber die Lösung? Was soll man bauen?

Jede Epoche muss ihren Stil haben, ihre eigene Lebensweise. Die Abklatsche vergangener Jahrhunderte als Gegengewicht zu finsteren und monotonen Schöpfungen sind keinesfalls der fatale Ausdruck unserer Zeit. Man muss die Wahrhaftigkeit wiedererlernen. Man muss total und entschieden modern bleiben und eine Qualität des Wohnens wiederfinden, die an nichts erinnert. Der anfängliche Schöpfungsakt in der Architektur ist intuitiv und nicht logisch.

Sie meinen, in dieser Hinsicht seien die Behörden nicht so zwingend wie die privaten Makler?

Absolut nicht. Die sozialen Wohnungen, ihre Bewohner wählen sie nicht. Deshalb kann ihre Architektur gut sein. Sicher finden Sie mich immer autoritärer? Und dennoch, das ist wahr, sollte man den Leuten nicht die Freiheit der Wahl lassen, die Freiheit, ihre Wohnung aufzuzwingen und so die Zukunft zu belasten. Was die Behörde anbetrifft, so bin ich noch nie auf unbesiegbaren Widerstand gestossen. Soweit man die finanziellen Schranken nicht überschreitet, bleibt die Freiheit, das heisst die Würde, voll gewahrt. Wie auch immer die Regierung aussehen mag, die leitenden Personen waren im Gegenteil immer daran in-

EMILE AILLAUD

STÄDTE, DIE DAS LEBEN ÄNDERN SOLLEN

teressiert, etwas anderes zu machen. Das ärgert mich bei den Architekten, dieses ewige Alibi, das ihre Bequemlichkeit verdecken soll: ‹Ach! Der Mangel an Krediten! Ach! Die Behörden! Ach! Diese Bestimmungen, unter denen wir ersticken!› Das ist nicht wahr! Es sei denn, man betrachte als grundlegend die Bestimmung, welche gebieterisch den Abstand der Stäbe einer Balkonbrüstung vorschreibt...

Sollte man also den Architekten abschaffen?

Nein, nein. Es ist erst einmal ein Beruf, den man ganz ehrlich ausüben kann, ohne ein Künstler zu sein. Wenn der Architekt nicht mehr dawäre, würden die tristen Entwicklungsbüros der Makler und Industriellen in aller Freiheit arbeiten, wobei die bestimmt schlimmer sind als der mittelmässigste unter uns. Die machen Häuser am laufenden Band, sie multiplizieren Wohneinheiten wie Krebszellen. Der Architekt hat wenigstens einen alten Traum.

Ihre Kritik der Architektur ist eigentlich eine scharfe Kritik unserer Gesellschaft?

Finden Sie? Trotzdem muss ich gestehen, dass ich keine bessere Gesellschaft sehe. Man kann in ihr sein, was man will, irgend etwas... Meine Schärfe rührt eher daher, dass nicht alle Freiheiten ausgenutzt werden, die uns von der Gesellschaft geboten werden. Man sollte sie zu etwas anderem benutzen als zur Herstellung von Robotern, manipulierten Menschen.

Zum Beispiel?

Zum Beispiel hat man den Leuten so oft gesagt, sie hätten Ruhe nötig, dass man sie traumatisiert hat, dass das geringste Geräusch zum Drama wird. Sie fordern Stille. Aber Stille bedeutet Angst. Nicht, dass man auf einer Autobahn leben sollte, im Lärm der Autos. Aber der Lärm der Stadt der anderen, das bedeutet Leben. Man ist nicht mehr allein. Das Stimmengewirr, der Anblick der Passanten begleiten das Leben. In Stille kann man nirgends leben. Wenn die umgebende Ruhe sehr gross ist, wird das geringste Knarren, der haltende Fahrstuhl zu einer Aggression. Und schliesslich erträgt man den Schrei der eigenen Kinder nicht mehr. Man schiesst, man tötet. Man vergisst, dass der Lärm keine moderne Erscheinung ist und dass die Altbauten genauso laut sind, wenn nicht lauter als die von uns gebauten Häuser.

Der Arbeiter, der Nachtschicht macht, für den der Tag manchmal die Nacht ist, würde bestimmt Stille dem Stadtlärm vorziehen.

Aber das ist doch kein normales Leben. Man kann doch nicht das Leben aller den Bedürfnissen einiger weniger anpassen. Was mich sehr irritiert, sind die übertriebenen Forderungen aller Kategorien, als ob es nur sie gäbe: die Autofahrer, die Betagten, die Frauen, die Körperbehinderten, die Hausfrauen. In La Grande Borne müsste der Platz im höheren Stadtteil für den Verkehr gesperrt sein. Die Ladeninhaber haben verlangt, dass die Autos zugelassen werden. Und dass man Rampen baut, damit man die Wagen bis ans Auto schieben kann. ‹Zurzeit geht es noch›, sagen sie, ‹weil wir ‚Einkaufskörbe' von 100 Francs realisieren. Aber wir rechnen mit Einkaufskörben von 200 Francs. Es müssen flachere Rampen gebaut werden, damit die Hausfrau nicht vom Gewicht ihrer Einkäufe gezogen wird.› Ist das nicht erschreckend? Und man macht die Frauen glauben, so seien sie glücklich. Wenn sie dann also die Einkäufe für die ganze Woche gemacht haben, lehnen sie sich ans Fenster, von Langeweile gerahmte Bilder.

Jetzt baut man keine Städte mehr, die nicht auf die Körperbehinderten Rücksicht nehmen. Das Wort in sich selbst ist schon grässlich, denn es enthüllt die ganze Heuchelei der Gesellschaft. Was hatte der Körperbehinderte bisher gemacht? Er kämpfte, mit dem Stolz, zu kämpfen, um am wenigsten verschieden zu sein. Jetzt will man ihm diese Würde entreissen. Unter dem Mantel von Mitgefühl und legitimen Rechten steckt man ihn in eine Kategorie, in welcher er sich endlich verschieden und behindert fühlt. Man spricht von körperlich, geistig und sozial Behinderten. Sie sind also wie wir. Nur haben sie keine Beine oder keine Sprache oder keinen Heller. Was für eine Heuchelei!

Ist das Ihre Vorliebe für Paradoxe? Denn Ihren Reden nach wären alle sogenannten sozialen Massnahmen – kurz der Fortschritt – eher rückläufig?

Das ist offensichtlich. Die Welt hat sich langsam durch den Gebrauch, sagen wir des Kapitals, entgeistigt. Das abscheuliche XIX. Jahrhundert hat uns in den Kopf gesetzt, Arbeit sei eine Tugend, eine Moral. Das man immer mehr verdienen müsse, um mehr auszugeben. Dass man nicht leben könne, ohne alle möglichen Bedürfnisse zu befriedigen. (‹Martha, Martha, Sie kümmern sich um vieles...›) Aber nein, Nichtstun genügt zum leben. Nicht aus Bequemlichkeit. Sondern um zu leben. Man hat die Leute so gut manipuliert, dass sie ihr Leben beim Verdienen verlieren.

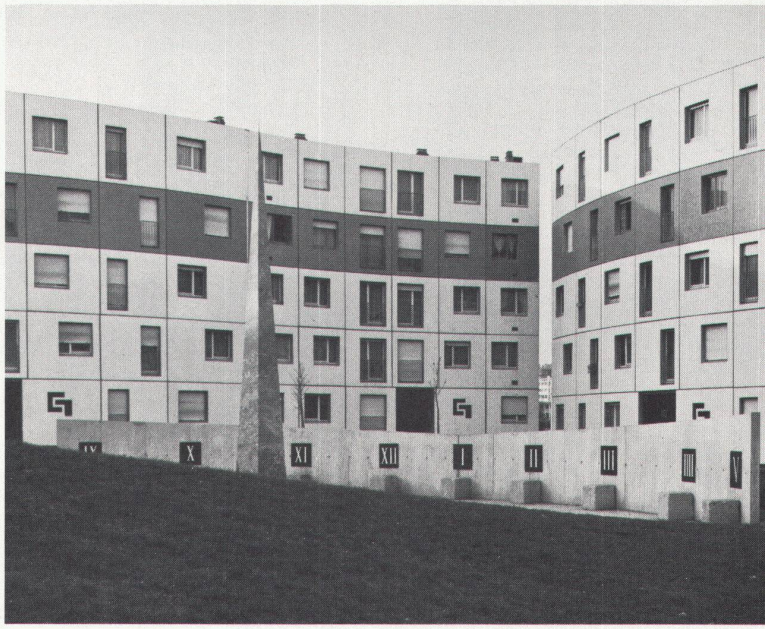
Wie erfinden Sie die Städte, in denen ein Individuum vielleicht eines Tages unmanipuliert leben kann?

Ich habe zuerst eine globale Idee. Wir bestimmen sie dann näher mit kleinen Holzklötzen. Jeder, mein ganzes Team, macht mit. Mein Sohn, mein Schwiegersohn Fabio Reti, die Maler sind, meine Tochter, die Bildhauerin ist, mein Mitarbeiter... Und wenn man einen runden Platz machte? Wenn man nicht sehen könnte, wie man wieder herauskommen soll? Und wenn man diesen hier schliessen würde? Bei Sonnenuntergang wäre diese grüne Fassade schön. Wir erfinden eine Reihe von Orten, an denen wir spazieren gehen. Das ist wie eine Reihe von Geschichten, die wir uns erzählen. Eine lange Geschichte.

Ich habe neulich daran gedacht beim Lesen des Abschnittes der ‹Wiedergefundenen Zeit›, wo Proust sagt, wie das Werk sein sollte: ‹Wie eine Offensive vorbereitet, wie eine grosse Müdigkeit ertragen... wie ein Kind gefüttert... wie ein Hindernis genommen... wie eine Welt erschaffen.› Das ist es. Drei Jahre sind vergangen mit der Ernährung, der Fütterung dieser Stadt, La Grande Borne, um ihr jeden Tag etwas zu geben. ■

Übersetzung: Bernd Stephanus

© Copyright L. Dukas, ‹L'Express›, werk



EMILE AILLAUD

CITIES DESIGNED TO ALTER THE CONDITIONS OF LIFE

A conversation with the architect

The construction of a city is for you more a human event than an architectural project. Did you conceive of La Grande Borne, this city of 15,000 in the vicinity of Paris, which everybody is talking about, in this spirit?

There was recently a twelve-year-old boy there who was crouching on the ground and setting up his tin soldiers in the cracks of the paved mound in the Place des Balances. He was able to play alone on the street, and he could give his imagination a free run. He was not compelled to go to a crowded playground with fifty other children. I said to myself: "Here is the one for whom this city was made."

Then the city is designed more for the child than for the adult?

There is no doubt that for the present La Grande Borne is a difficult city for an adult to live in, since it is wholly cut off from the outside world. It is surrounded by the motorway and land belonging to the radio station or the Fleury-Mérogis prison. No bus line, four telephones, two of which are always out of order, no cinema. One has to walk one and a half kilometers to get a pack of cigarettes. Only half of the planned shops have been opened, for the population is poor. In a few years everything will be all right, when the town of Evry, of which La Grande Borne is a dependency, will be functioning.

Nevertheless, it is easy to say now, for example: What do these Portuguese workers who go off at 5 a.m. to catch the train at Juvisy care about a Rimbaud or a Kafka in mosaic? Nothing at all, of course, aside from the fact that it is not Rimbaud who is not providing them with a bus line. Provision of transportation and telephone service is the responsibility of the state. And I simply cannot open a café in La Grande Borne just to make for a more cheerful atmosphere. In order to be able to live in La Grande Borne, one need only earn 1,400 francs per family. This means that families live there with their heads barely above water. Everything there gives them just cause to lodge complaints.

Is it already too late for their parents?

Walls put their stamp on individuals. We are not sufficiently on our guard against thies occult power of architecture over us, for it works slowly and imperceptibly. Do you remember the section in the "Idiot", where Prince Myshkin is looking for Rogoshin's house? He does not know the address, but before he sees the name on the door, he knows that it is certainly this house. Only this house could in fact produce a Rogoshin. "For in the interplay of the architectonic lines there is concealed a deeper meaning...", he says. The collective, monotonous and repetitive urbanism of the big housing complexes does not develop individuals.

What will the adults who have been moulded by La Grande Borne look like? How do you imagine them?

Perhaps as rebels. Perhaps as people who can manage to feel something different. I would not be unhappy if among them there were rebels, on condition that their rebellion is a personal and considered decision. What I would not like would be for them to be manipulated as a mass into rebelling. My deepest wish is that everyone becomes something. This has nothing to do with morality or personal ambition. People should simply have a chance to become individuals, because they have not been imprisoned within structures. Manipulation is a frightful thing. And it begins very early. Many children in La Grande Borne who draw pictures of their city draw buildings whose roofs bristle with television antennas. The first thing, however, that one notices there, when one looks up, is that there are no antennas. Four community antennas for the whole town, that's all. Another example: Recently a little girl was asked whether she thought her town beautiful. "Oh, no", she replied. – Why not? – "Well, there are pink and green houses there..." You see, these children had already been manipulated.

Is La Grande Borne an end result for you?

My city came into being like a work of art. However, it is not a work of art. If the curves make it look like one, that's because I like them that way. On some other site I can create a city without curves and with quite a different colour scheme. What interests me is my procedure, not the realization. And my procedure is psychological. I would not want people to say: "This city is exemplary, this is the way to build a city." There is no question here of building noodle-shaped towns somewhere else. Or not necessarily. A city is a purely psychological locus. And the city ought to manipulate its residents psychologically.

I am, for example, now building another city in Chanteloup-les-Vignes and will begin a third one near Nanterre. They are totally different from one another and totally different from La Grande Borne. In Chanteloup there will, in the first place, be no green zones. Because a vegetarian named Le Corbusier, who believed in natural remedies, one day invented the green plot, such green plots have been laid out everywhere. That disrupts the whole notion of the city. No city in the world has ever had grass plots outside its parks. The idea that grass is a component of urban existence is a purely modern one.

Why should they be condemned?

Because it is artificial. The city is another poetic realm. In all these admirable Italian cities, Mantua, Parma, etc., there is nos grass, often only one tree. The city is a spiritual locus, in the sense that it is created by the people who live in it, by their dialogue, their relations, their way of life. We are suffering from a total illusion when we insist on these scenic prospects, when we have this fixed idea about fresh air. In a city there must also be certain miasmas, certain human odours that reassure one that he is in a human environment.

Why is what has been built since the war so lacking in imagination?

Building has been done on the basis of a number of errors. It was believed that town-planning meant ready-made, simple, clearly conceived places, that truth and morality constituted a sanitary and rational realm. All this originated with Le Corbusier. He was undeniably a poet, an artist. However, his dream, in the last analysis, was only the phalanstery. He was inspired by the communes of 1848.

However, people have not grasped the inner meaning of Le Corbusier's utopia; they have merely copied the external packaging. And we have ended up with rabbit hutches. There is left of his total, heightened rationality only a mediocre, distorted copy, the theory of a way of life that we have not known how to realize. This criterion of comfort, communications, order and efficiency has finally yielded the "best of all architectures", and at the same time the most unlivable.

That is all right as long as we conceive of housing as a lining up of comfortable flats where top priority goes to the kitchen sink (that was the prevalent idea around 1950). But when architects set about building, not a few dozen units, but 1000, 2000 or 3000, they did not understand how to change their approach. They did not see that the problem had changed.

Who is responsible? People? Architectural training?

French architecture has combined two frigidities: the belief in the healing power of nature and the recursive dream of the Rome Prize. In my youth, architecture meant a safe career, honours, lifelong commissions from the state. However, in order to stay in the profession, one had to work in the office of one of the members of the Institute who awarded the Prize and who inescapably instilled their academic poison into one: the syndrome of composition, jargonizing about disequilibrium, scholastic theories, until it was impossible to break free.

You blame architecture for the slogans which this architecture produces. Would it be the way it is if it did not please everybody? Are people wrong because they are happy?

Yes, they are often wrong. And basically they are not at all happy. For happiness has nothing to do with being well-to-do. In the little houses of La Grande Borne live young people, architects, decorators of film people with but little money. When you visit them. you see that they have no furniture, just a green-covered mattress on the floor; all this does not cost much, but it is attractive.

Your criticism of architecture is really a caustic criticism of our society.

Do you think so? Nevertheless, I must admit that I can't see any better society. In this society of ours, you can be what you like, anything at all... The point of my criticism is that not all our freedoms are made use of. These freedoms offered by society ought to be used for some other purpose than the production of robots, of manipulated creatures.

The worker on the night shift, for whom the day often becomes the night, would surely prefer stillness to city noise.

But that is not a normal life. We cannot adapt the life of all to the needs of a small minority. What irritates me exceedingly are the exaggerated demands made by all categories of people, as if only they existed: motorists, the aged, women, the handicapped, housewives. In La Grande Borne the square in the upper part of the town would have to be closed to motor traffic. The shopkeepers have demanded that cars be admitted. And that ramps be built so that shopping carts can be rolled right up to the cars. "At the present time, it is still all right", they say, "because we are realizing 100-franc 'shopping baskets'. But we are reckoning on shopping baskets worth 200 francs."

Nowadays we are not building any more cities that do not take into consideration the handicapped. The word itself is disgusting, because it reveals the entire hypocrasy of society. What has the handicapped person done up to now? He has struggled, proud of his efforts to be as little different as possible from others. Now he is to be deprived of this dignity. Beneath the cloak of sympathy and legitimate rights he is being placed in a category where he will at last feel different and handicapped. We talk about people who are handicapped physically, mentally and socially. They are just like the rest of us. Only they have no legs or no speech or no money. What hypocrasy!

Translation: Dr. J. Hull

Fotos: J.-L. Menesson, CH. d'Anjou ■